

L'oeuvre de Valérie Leray peut se résumer à une dialectique énigmatique composée de la *trace* et de l'*absence de trace*. Cette dialectique se découpe selon deux pans d'exploration, les *portraits* (identité), et les *lieux* (mémoire). Dans les premiers (post-punks de son village, “sans-papiers” à Orléans, enfants des rues de Bucarest, indiens mexicains vivants du glanage sur les décharges...), ce qui motive, *de manière éthique*, Leray, c'est de tenter de retrouver l'*identité* sous la Catégorie. À cette fin, elle lie connaissance avec les personnes, elle ne les appréhende jamais comme des objet, mais comme des *sujets*. La question de la *mémoire* s'inscrit dans l'appréhension des *lieux*. Ainsi Leray photographie des sites d'anciens camps d'internements pour “nomades” durant l'Occupation ; recouvrant par là une donnée biographique (l'album-photos de la grand-mère paternelle faisant face au vide d'images du passé de son grand-père paternel, survivant du camp d'internement pour “nomades” de Jargeau). D'une manière apparemment plus poétique, son projet actuel porte sur certains observatoires astronomiques (Tenerife, Hawaï, Acatama...). Là encore, c'est la question de la trace, du temps, et de la mémoire ; de l'*image* spectrale des confins projetée sur notre propre sol à travers l'*optique*...

(L'oeuvre de Leray sur les Roms et Sinti est représentée par la galerie Kai Dikhas, Berlin).